LES VENTS MARQUEURS CULTURELS DES TERRES OCCITANES MÉDITÉRRANÉENNES

Vents, Ventaràs, Auretas, Bisas, Brefoniás, Ronfladas : un tourbillon de lexique

Intervention au colloque organisé par Companhons de Paratge – Moussoulens (11)

Copyright textes et photos **Josiane UBAUD** – octobre 2017

OCCITÀNIA MEDITERRANÈA, TÈRRA DEI VENTS
OCCITANIE MÉDITÉRRANÉENNE, TERRE DES VENTS

La Provence et le Languedoc connaissent une diversité de vents importante, tous nommés en occitan évidemment. Charles Galtier écrivait d'ailleurs que « *Grecs et Romains, avant nous, ont désigné la Provence comme étant, sinon le lieu unique, du moins un des lieux où naissent les vents* ».

Matfre Ermengaud, dans son *Breviari d'Amor* (fin 13e) consacrait un texte à **la natura dels vens,** tentant d'expliquer leur formation, leurs diverses propriétés (**Quascus pren sa qualitat /De las partidas on es natz**, chacun prend sa qualité/De la partie où il est né), distinguant les principaux des collatéraux, et signalant que si les savants décrivaient 12 vents principaux, **Autra doctrina es pausada per mariniers** qui eux ne distinguent que 8 vents principaux qui sont nommés **Quar son ferm e assegurat,** Car ils sont fermes et assurés (**levan, Grec e Trasmontana/Maestre, Ponent e l'Abeg, Mieg Jorn, Issalot**) et 8 vents collatéraux qu'ils ne se soucient pas de nommer car au contraire **Son mort e va/E per so non an nom certa**, Ils sont morts et vains/Et par cela n'ont pas de noms certains.

Compagnons amis ou ennemis des hommes, ils ont toujours eu une place importante dans le discours populaire et l'imaginaire. Ainsi, l'abbé Fabre, dans son pastiche de l'Eneïde, s'en donne à cœur joie et décrit les méfaits d'Éole :

« **Davalet e faguet un trauc,**	« Il descendit et fit un trou,
D'un cop de testa, à la muralha,	D'un coup de tête, à la muraille,
D'ounte touta sa bagassalha,	D'où toute sa troupe de polissons,
Revoulumada en tourbilhoun,	Rassemblée en tourbillon,
Sourtiguet en grand carilhoun.	Sortit en grand fracas.
Li toumbet toutas sas guindoulas, (ou cerises),	Elle lui tomba toutes ses micocoules
Sas agrunelas, sas nespoulas ;	Ses prunelles, ses nèfles ;
Coupet de grels couma lou bras ; bras ;	Elle coupa des rameaux comme le

Pus lion desteulet quatre mas ;	Plus lion elle arracha le toit de quatre mas ;
(…)	(…)
Lou marinàs, lou vent d'Africa,	Le sale marin, le vent d'Afrique,
Lou grec, celebre schismatica,	Le grec, célèbre schismatique,
Dins l'emboul units toutes tres	Dans le désordre unis tous trois
Couma fan lous copa-jarrets,	Comme font les coupe-jarrets,
Fasien tricouta tant d'aigage	Faisaient tomber tant d'humidité
Que passava lou badinage. »	Que cela dépassait la plaisanterie.»

(l orient) (Jean Baptiste Fabre, 18e)

On pensait le sujet lexicalement et littérairement épuisé au fil des siècles : il n'en est rien. A. L. G. Viguier, auteur d'une *Notice sur la ville d'Anduze et ses environs (1825)* signalait 12 vents à Anduze, dont quatre noms absents de tous les dictionnaires :

« 1. Le Nord porte ici le nom de *Bizo*. (…) Ce vent porte à Montpellier le nom de *Trémountana,* et celui de *Biza,* quand il fait froid. 2. Le Nord-Nord-Ouest, appelé *Aouro négro* ou *Vén-dré* est également froid. (…) 3. Le Nord-ouest règne plus communément que les autres : on le nomme *Roudergo* (Rouergue) (…) Les Montpélliérains le nomment *Magistrâou* (…) 4. L'ouest et l'Ouest-Nord-ouest sont confondus sous le nom de *Roudergo-Basso* ou *Traverso*. (…) Je remarquerai qu'ici qu'on appelle *Aouro-rousso* un vent très chaud (…) 5. L'Ouest-Sud-Ouest désigné sous le nom de *Narbounés* (…) 6. Le Sud-Ouest et le Sud-Sud-Ouest sont ordinairement confondus avec le Sud sous le nom de *Marin*. On les distingue néanmoins en été. L'un deux, appelé *Garbin*, souffle pendant quelques heures de l'après-midi (…) 7. Le Sud-Est et ses collatéraux sont connus sous le nom de *Marin de Béoucayre* ou *Marin blan*. 8. L'Est n'a pas de nom que je connaisse. 9. Le Nord-Est est nommé *Ayguiâlas*, parce qu'il amène presque toujours la pluie. Il est connu à Montpellier sous le nom de *Grec*. »

L'écrivain et conteur nîmois Jòrdi Gros reprend le thème dans un conte :

« **Siái la sòrre dei Tretze Vents. D'abòrd que m'as sauvat la libertat, cada còp qu'auràs besonh d'un bof de vent per conflar ta vela, auràs pas que de sonar lo que voldràs. Aquí mei tretze fraires, rapèla-te : Vent Drech, Cisampa, Aguielon, Gregau, Marin, Eisseròc, Garbin, Labech, Ponentau, Rosau, Narbonés, Travèrsa e l'ainat, Mistrau.** » (p) (Jòrdi Gros, fin 20e)

« Je suis la sœur des Treize Vents. Comme tu m'as rendu la liberté, chaque fois que tu auras besoin d'un souffle de vent pour gonfler ta voile, tu n'auras qu'à appeler celui que tu voudras. Voilà mes treize frères, rappelle-toi : Vent droit, Cisampe,

Aquilon, Grec, Marin, Sirocco, Garbin, Labech, Ponentais, Rhodanien, Narbonnais, Traverse et l'ainé, Mistral. »

Encore plus récemment, une thématique inattendue a été développée par Jean-Claude Forêt qui imagine un très ancien peuple de la lagune audoise « mangeur de vent » (on sait la violence des vents dans l'Aude…), qui court sans cesse, jusqu'à la griserie, jusqu'à l'épuisement, le vent leur tenant lieu de boisson, chacun ayant son goût propre :

« **Èran de manjavent, s'òm vòl. Lo vent qu'engolisses quand corres èra lor complement alimentari. (…) D'ont que venguèsse, cèrç o gregal, cisampa, labech o siròc, lo vent lor teniá luòc del vin qu'èra pas encara inventat.**

N'i aviá per cada gost.

I aviá de vents cargats de salabrum. (…)

De vents de gost de limpa.

De vents de garriga de las esséncias mescladas de frigola e de romanin. (…)

Los carpans dels grands vents de tèrra, cisampa e trasmontana. (…)

Lo vent èra lor dieu, lor mèstre, lor modèl. »

(l) (Joan Claudi Forêt, fin 20e)

« Ils étaient des mange-vent, en quelque sorte. Le vent que tu avales quand tu cours était leur complément alimentaire. (…) D'où qu'il vienne, cers ou grec, bise, labech ou sirocco, le vent leur tenait lieu de vin qui n'était pas encore inventé.

Il y en avait pour chaque goût.

Il y avait des vents chargés d'embruns. (…)

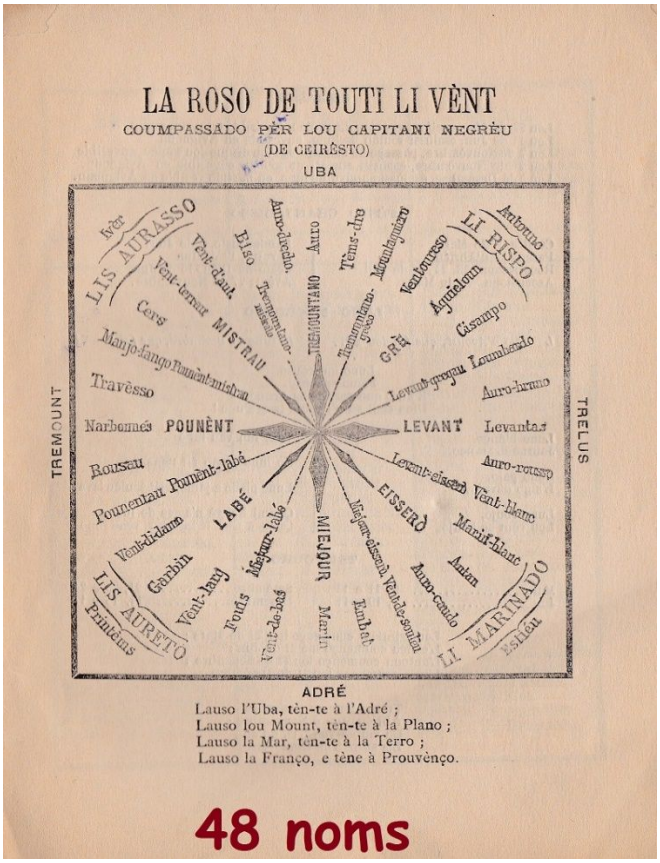
Des vents à goût de vase.

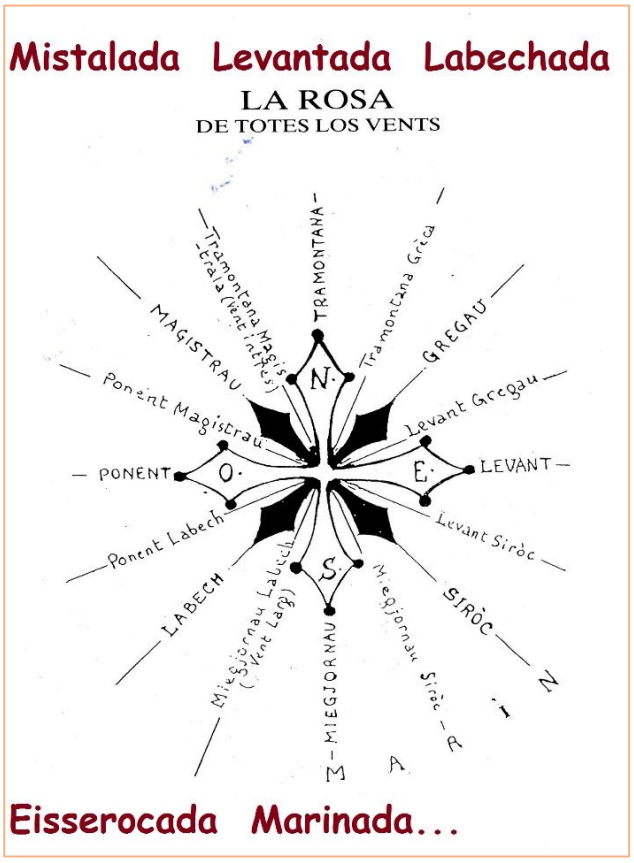
Des vents de garrigue aux essences mêlées de thym et de romarin.(…)

Les gifles des grands vents de terre, cisampe et tramontane. (…)

Le vent était leur dieu, leur maître, leur modèle. »

Nous disposons de dizaines d'autres citations de toutes époques, montrant l'emprise des vents sur l'imaginaire occitan. Véritables marqueurs culturels, tous les almanachs ont reproduit la rose des vents en occitan, laquelle n'est pas valable dans sa totalité pour un lieu donné bien évidemment. Tous les vents mentionnés ne sont pas présents dans chaque lieu. Rappelons que « une tempête de… » se nomme par l'augmentatif féminin : **mistralada, eisserocada, levantada, labechada, marinada, garbinada,** largade, noms tous passés au français (mistralade, largade, marinade, …).





Armana Prouvençau *Armana Cetori*

DIRECCIONS = NOMS DEI VENTS/DIRECTIONS = NOMS DES VENTS

Ils sont si importants au quotidien que les noms des vents remplacent les directions, dans le discours et l'écrit : on ne dit pas « le sud » mais « au marin » ou « vers autan », « le nord-est » mais « le grec », « le nord » mais « la bise », « le terral ». Mistral le signale bien dans son dictionnaire :

- à l'entrée **terrau** : « **coufrountant dóu terrau, dóu marin, dóu grè, dóu garbin,** formule d'orientation usitée à Montpellier ».
- à l'entrée **narbounés** : « A Béziers les notaires se servent des mots narbonnais, grec, terral et marin pour indiquer la position des tenants et aboutissants ».

Ces formules ne sont certes pas limitées à Montpellier ou Béziers, car on les retrouve partout.
Ainsi dans les traités d'arpentage de l'arlésien Bertrand Boysset (1403 et 1404) : « **E ven a la part de sen. G. Bernat la partida que es ves Nostra Dona d'Amos o ves solhel levant et an lo gabin** [= roubine**] dig Roze de Sant Feriol ves mieg jorn et an lo mas del dig fag ves aura drecha et an la cort que es davant lo mas ves levant, mas la cort si ten an lo vergier ves aura drecha et an l'autre part del vergier que es ves solhel colquant.**» (Rapport d'arpentage (…) dans le terroir de Notre-Dame d'Amour en Camargue, effectué par Bertrand Boysset entre 1403 et 1404 (http://lamop.univ-paris1.fr/sites/arpenteur/edition/ATerme/Amour.htm)

L'emploi est effectivement fort ancien puisque l'on trouve encore dans les archives héraultaises les textes suivants tirés de compoix, restitués par Bruno Jaudon dans le numéro spécial de la revue *Études Héraultaises* consacré à l'olivier (*Le Retour de l'olivier, Retour sur l'olivier, 2009*):

> « **Items as Verdyes una holyveda contenem un quarton confronta de taral de maryn et de grec an la molher de Miquel Bertran et de ponen an lo camyn anan a Besies."** (Portiragnes, vers 1500)
> « De même aux Verdiers une olivette contenant un quarton ; confronte du [côté du] terral (nord), du marin (sud) et du grec (est) avec la femme de Michel Bertran et du ponant (ouest) avec le chemin allant à Béziers. »
> « **Une olivede a Forques Vielles (…) confronte en le camy de Montpelié a La Lequete aguiel, en Guiraud Saumade terral, en Anthony Vallat narbonnes, en Jehan Goud mary.** » (Gignac, 1534)
> « Une olivette à Fourques Vieilles (…) confronte avec le chemin de Montpellier à La Liquette d'aguial (du nord est), avec Guiraud Saumade du terral (nord), avec Antoine Vallat du narbonnais (ouest), avec Jean Goud du marin (sud). »

« **une ollivette (…) confronte de levant Guill. Bellime (…) de couchant Blaize Dumas, de marin Louis Arnaud, de vand droict le chemin que va de Chateauneuf au Crez (…)** » (Castelnau le Lez, 1604)
« Une olivette (…) confronte du levant (est) Guillaume Bellime (…) du couchant (ouest) Blaise Dumas, du marin (sud) Louis Arnaud, du vent droit (nord) le chemin de Châteauneuf/Castelnau au Crès (…) »

Nous possédons un document manuscrit de 10 pages, **Relation de l'état actuel des terres et batimens du citoyen gabriel françois Martin qu'il jouit et possède dans les terroirs d'Abeilhan, Pouzolles et Servian, baillés en afferme amoitié fruits, au citoyen Gabriel Boyer, tous domiciliés au present lieu d'Abeilhan (manuscrit du 14/04/1794),** qui montre le même usage lexical en français (donc issu de l'usage local en occitan) dans bon nombre de paragraphes consacrés à la description des biens de Gabriel François Martin :

« 5° avons vérifié la vigne de Pouzac basse l' avons trouvée fossoyée à deux façons de l'hiver et du mois de mai, en état. Le fossé qui est du coté du Narbonnés à un pan et demi largeur sur toute la longueur presque comble, de meme que la partie du terral qui confronte Jean Nicolas. » « Le fossé qui est du coté de l'aguial a trois pans largeur »

Les textes ou dictons contemporains poursuivent la même tournure lexicale :

« **Lo vent de bisa trauca la pèu e la camisa** (p), le vent du nord troue la peau et la chemise »

« **S'èra fach basti, pas lion d'Eraut, un maset qu'avié una façada blanca qu'encigalava ; dounava sus lou marin e pourtava una mostra-sourel espetaclousa.** » (l) (*L'Uou de Pascas,* Armana Rouman, 1884)
« Il s'était fait bâtir, pas loin de l'Hérault, un maset qui avait une facade blanche qui éblouissait ; elle donnait sur le sud/marin et portait un cadran solaire spectaculaire.»

« **Pièi voste regard seguis la colo dóu coustat de l'auro…** » (p rhod) (Anfos Tavan, fin 19e)
« Puis votre regard suit la colline du côté du nord… »

« **La jasso de Brounzet que s'atrovo au Narbounés (…) ; lou Castelas que se dreisso dóu coustat dóu vènt larg ; en enfin la Reiranglado óucupo la pousicioun de l'eisserò.** » (p) (Batisto Bonnet, 19/20e)
« La bergerie de Bronzet qui se trouve au Narbonnais/ouest (…) ; le Castelas qui se dresse du côté du vent du large/sud-ouest ; et enfin la Reyranglade occupe la position du sirocco/sud-est. »

« **Una pluèja fina tombava del grèc.** » (l) (Leon Cordes, 20e)

« Une pluie fine tombait du nord-est/grec. »

« **De l'ubac, del ponent, del marin, de l'aigalàs, del labech, del narbonés, de pertot èra pas qu'un cant d'aucelilha.** » (l, 34) (Max Rouquette, fin 20e)

« Du nord/ubac, de l'ouest/ponent, du sud/marin, du labech/du narbonnais/sud ouest, de partout ce n'était qu'un chant d'oiseau.

CADUN SON DIEU VENT/CHACUN SON DIEU VENT

Chaque habitant et chaque auteur occitan ont eu et ont encore leur vent de prédilection ou d'abomination. Louanges, invectives, agacements divers, procès instruits à charge ou à décharge, la littérature nous offre des témoignages à profusion. Rappelons que les anciens avaient leur dieu des vents, Éole… Et qu'il fallait être en bons termes avec lui si l'on était marin… La mythologie regorge de souffles d'Éole propices ou contraires, qui mènent jusqu'au sacrifice d'Iphigénie. Et chaque vent s'écrit avec une majuscule…

Lo Cerç ò Bardanís/Le Cers ou Bardanis

Connu de longue date, l'empereur Auguste lui avait consacré un autel à Narbonne et les auteurs anciens évoquent sa furie :

Caton l'Ancien (- 234 ; - 149): « Là, [en Narbonnaise], le vent Cercius se déchaîne avec violence ; quand on parle, il vous remplit la bouche ; il renverse un homme armé et une voiture chargée. »

Sénèque (- 4 ; + 65): « Bien que Circius renverse même des édifices, les habitants de la Gaule lui rendent grâce ; ils croient lui devoir la salubrité de leur climat. »

Rabelais (1494 ; 1553), Pantagruel : « Oh ! me disait un petit enflé, qui pourrait avoir une vessie de ce bon vent de Languegoth que l'on nomme Cierce ! Le noble Scurron, médecin, passant un jour par ce pays, nous contait qu'il est si fort qu'il renverses les charrettes chargées. »

Ce vent froid du nord-nord-ouest qui souffle en Bas-Languedoc, a eu lui aussi ses chantres plus contemporains :

« **Bardanis i bufa**	« Bardanis y souffle [à Narbonne]
Nimai non se trufa	Et personne ne s'en moque
Quand fa marrit temps. »	Quand il fait mauvais temps. »
(*Nadal narbonés*)	(Noël narbonnais)

« **Lou soufle qu'apelan Cers ou Bardanis** » (l) (Ercules Birat, 19e)

« Le souffle que nous appelons Cers ou Bardanis. »

Paul Albarel lui conscare un très long poème :

« **Sul païs narbounes te passejes en mèstre**

Toun bufal pouderous sargoutits lou campèstre
Fas tout gimbla joust toun ale.
Lou mendre brout d'erbil qu'à tout aire se plègo,
Lou garric dount lou cap peramount se boulègo,
O Cers, recouneissoun ta lei.
« Sur le Narbonnais tu te promènes en maître,
Ton souffle puissant secoue la campagne
Tu fais tout ployer sous ton haleine.
Le moindre brin d'herbe qui plie à toute brise,
Le chêne dont la cime vers là-haut s'agite,
Ô Cers, reconnaissent ta loi.
De fes, desalenat, sembles un bauch, t'airisses,
Fiules, brames, coumo'n destimbourlat courrisses ;
Te couites, pariu al lausset ;
De tous poutous marrits cinglantes la figuro
E passes, auturious, dins uno brumo escuro
Ount revoulumo lou poulset.
Parfois, hors d'haleine, tu sembles fou, tu t'irrites,
Tu siffles, tu grondes, comme un insensé tu cours ;
Tu te presses, pareil à l'éclair ;
De tes méchants baisers tu cingles la figure
Et tu passes, hautain, dans un nuage obscur
Où tourbillonne la poussière.
Quand t'entindes, l'ivèr, lou poudaire s'encroco,
Lou bouiè 'ngrepesit enfounço mai sa toco,
L'eissermentairo a fred as degts ;
(…)
Quant tu souffles l'hiver, le tailleur de vigne se recroqueville,
Le laboureur engourdi enfonce sa casquette,
La lieuse de sarments a froid aux doigts ;
(…)
Nous jales en ivèr, al printemps nous rajentes,
Mes paimens, malgrat tout, t'aiman, o Cers, quand ventes
Car es tu nostre salvadou. »
Tu nous gèles en hiver, au printemps tu nous trempes,
Mais cependant, malgré tout, nous t'aimons, ô Cers, quand tu souffles
Car tu es notre sauveur. » (l) (Paul Albarel, début 20e)

Lo Mistrau ~ Magistrau ~ Vent Terrau/Le Mistral ~Vent Terral

Vent maître par excellence puisque c'est son nom même, il agace, il détruit, il saccage, mais il nettoie, chasse les miasmes, et maintenant la pollution… Véritable fléau, le proverbe le montrait du doigt : **Mistral, Parlament e Durença, son lei tres flèus de Provença**, Mistral, parlement et Durance sont les trois fléaux de Provence. Décornant les bœufs, arrachant la queue aux ânes, soulevant les galets de Crau, plus sûrement arrachant les toitures, tombant les arbres, soulevant la poussière, ce **Manjafanga** (Mange-boue) n'a jamais eu trop bonne presse :

« **Levant qu'adus la pluieo**	« Vent d'Est qui met la pluie
E l'aigo dins li sueio,	Avec l'eau dans les mares,
Vau mai qu'un Vènt Terrau	Vaut mieux qu'un Vent Terral/Mistral
Que desbano li brau. »	Qui décorne les boeufs. »
(p rhod.) (Frederic Mistral, 19/XXe)	(Traduction de l'auteur)

Pour tenter de se rassurer sur sa durée, les anciens avaient cru discerner qu'il soufflait 3, 6, ou 9 jours à la suite. Il fallait donc s'armer de patience. Ou que, s'il se levait la nuit, il ne durait pas : **Vent de nuech dura un pan cuech,** Vent de nuit dure [le temps de la cuisson d'] un pain cuit.

Soufflant de Nîmes à Saint-Raphaël, son berceau est quelque part au nord, à quelque degrés près selon qu'il est **drech** ou **intrés**, et pour Alexandre Langlade, le poète lansarguois des bords de l'étang de l'Ort, c'était la chaîne de la Sérane, située au nord de Montpellier. On lira son poème **La Fada Seranèla**, la Fée de la Sérane, qui commande au mistral : les nuages qui s'amoncellent, les êtres et les choses dans l'attente du vent, la tempête à son paroxysme, le grossissement des flots, la mer en furie, tout y est décrit minutieusement avec un luxe de détails qui montre bien la fascination du poète pour les éléments déchaînés.

W. C. Bonaparte-Wyse a aussi consacré un poème fort long au mistral, dont le titre n'est rien moins que « **La deificacioun dóu Vent-Terrau**». Il y rappelle la légende des cailloux de la Crau, soulevés par le Jupiter/Mistral pour défendre son fils Hercule contre les Ligures. On y voit César subjugué par la force de ce vent, **Emperaire di vènt, Diéu de puissanço terriblo,** qui fait fuir les aigles et les étalons, et qui mérite bien un temple, à partager avec le Soleil et la Durance !
Et c'est ce même mistral qui peut apporter un coup de gel à l'imprudent amandier :

« **Es majo fèsto dóu campèstre.**
« C'est grand fête dans la campagne.

Mas qu'es eiçò ? Sauvage mèstre,
Mais qu'est-ce donc ? Sauvage maître,
Lou vènt-terrau se lèvo, enrabia, jaladis ;
Le vent du nord se lève, enragé, glaçant ;
E siblo, rounflo, chaplo, estrasso,
Et il siffle, ronfle, hache, déchire,
Estripo, tord lou còu, matrasso.
Lacère, tord le cou, assomme.
Adiéu li flour d'argènt, li flour de paradis !
Adieu les fleurs d'argent, les fleurs de paradis !

Que n'en disès ? Es pas vergougno,
Qu'en dis-tu ? N'est-ce pas une honte,
Quand lou gusas de vènt s'empougno,
Quand ce diable de vent s'en prend,
Eu que fai barrula li code de la Crau
Lui qui fait rouler les galets de Crau,
A la galanto capelino
À la galante capeline
De satin blanc e mousselino
De satin blanc et mousseline
De l'amelié ? Segnour, gardas-nous dóu mistrau !
De l'amandier ? Seigneur, gardez-nous du mistral ! »
(p rhod) (Jean-Henri Fabre, 19/20e)

Lo Marinàs/Le sale Marin

Les vents peuvent intervenir dans quelques activités agricoles. Ainsi le marin en Languedoc a une très mauvaise réputation et l'on embouteille pas son vin les jours où il souffle (comme le rappelle Joseph Delteil). O. de Serres le signalait comme néfaste pour faire sécher les raisins destinés à donner les passerilles. Il empéchait la fabrication des « drapeaux de tournesol » (chiffons imbibés de colorant bleu tiré de *Chrozophora tinctoria*) par les habitants de Grand-Gallargues (30) dont c'était la spécialité jusqu'au 19e siècle. Il fait de même pourrir certains fruits et légumes particulièrement sensibles (haricots, brocolis, fraises) chez les marchands forcés d'en jeter des caisses. Devenir humide se dit d'ailleurs **s'emmarinar,** et les paysans n'apprécient guère **una palha emmarinada** qui sèchera mal, voire pourrira.

« **Lei caucaire an toujour cregnu lou vènt de mar,**
Que se lèvo à dès ouro e rènd mouisso la paio ; »

(p mar) (Calixtine Chanot-Bullier, début 20e)
« Les fouleurs ont toujours craint le vent de mer
Qui se lève à dix heures et rend la paille humide ; »

Côté humains, ce n'est pas mieux, et il rend plus d'une personne dépressive, lui donnant **la marrana** (la langueur, la consomption) comme on dit dans l'Aude. François Dezeuze en fait le portrait peu flatteur :

« Le gros marin avachit les personnes molasses, engourdit les bouffis, exaspère les nerveux, met en moiteur la colonne vertébrale, irrite les petites dames dont les fards ne tiennent pas, graisse les pavés des rues, mouille les portes, les fenêtres, les chaises et les rampes d'escaliers… Il est impossible de nier que c'est un temps parfaitement horripilant pour tout le monde. Nous comprenons que les étrangers l'aient en horreur. »

Portrait tout aussi négatif sous la plume d'un *Voyageur François* (1759) :

« *Quand ce vent de mer souffle, (…), les fibres sont relâchées, la vivacité du tempérament amortie, la bonne humeur & la gaîté considérablement altérées, le corps affaissé comme sous un poids insupportable, le feu de l'imagination éteint, & l'esprit, dans une espèce d'engourdissement, incapable de la moindre application. (…) Qu'ils sont à plaindre alors ces hommes sujets à des rhumatismes, ceux qui ont eu des contusions, ou qui ont reçu des blessures !* » (on confirme en tous points !)

Tellement horripilant que les Occitans le nomment plus souvent par l'augmentatif **marinàs**, gros/sale/méchant/épouvantable marin. Et s'il y en a aussi souvent, c'est une erreur de Dieu lors de sa Création qui en a trop prévu après avoir tout créé :

« Fin finala, lo vent marin ne demorava encara a bòudre, a sobras, a bèlas semals, a ferratats, e aquel vent qu'èra de sobras bufèt e virèt e fiulèt e virolèt e s'escapèt de las mans de Dius e capvirèt los arbres, los bòsques, los ostals, las bèstias, lo Bon Dius e los òmes. E d'aquí venguèt la capbordisa a totis los èstres creats per Dius…» (l, 11) (Brunon Peiràs, fin XXe)

« Finalement, le vent marin il en restait encore à foison, de reste, à pleines comportes, à seaux ; et ce vent qui était de reste souffla et tourna et siffla et virevolta et s'échappa des mains de Dieu et chavira les arbres, les bois, les maisons, les bêtes, le Bon Dieu et les hommes. Et de là vint la folie à tous les êtres créés par Dieu… »

Lo Vent d'Autan/Le Vent d'Autan

Un autre vent du sud-est, le célèbre **autan** qui souffle en Languedoc occidental, lui aussi dénigré sous le nom de **autanàs**, n'était guère apprécié par Claudi Peyrot :

« L'auta desourdounat, de sous reddes bufals,
Despouncho lous cloquiès, ebranlo lous oustals. »

(l, 12) (Claudi Peyrot, 18e)
« L'autan désordonné, de ses souffles brutaux,
Épointe les clochers, ébranle les maisons. »

Frédéric Cayrou le décrit aussi nuisible que le marin pour le moral et le dynamisme :

« Suls camins lèva un fum de posca,	« Sur les chemins, il soulève la poussière
Dins l'ostau emmalís la mosca,	Dans la maison, il énerve la mouche,
Nos met lo cap com un semal.	Il nous met la tête comme une comporte.
Bèstias e gents, cadun s'estira,	Bêtes et gents, chacun s'étire,
Cadun s'aflaca e se capvira ,	Chacun s'alanguit et se détraque,
Braman los fats a l'espital.	Les fous crient à l'hôpital.
(…)	
Seca un mil tant plan qu'una pèrna	Il sèche un maïs aussi bien qu'un lange
E balha creissença als borrons.	Et fait croître les bourgeons,
Mès quand se lisa dins la cava,	Mais quand il se glisse dans la cave,
Lo chuc de la vinha ne bava,	Le jus de la vigne écume,
Car fa de lessiu d'un vin blos. »	Car d'un vin pur il fait du jus de lessive. »

(l occid) (Frédéric Cayrou, début 20e)

Il existe même l'adjectif **autanat**, gâté par le vent d'autan, en parlant des poissons qui tournent… mal (A. Fourès en parle dans sa poésie ci-dessous). On peut certainement appliquer l'adjectif à autre chose que le poisson.

Le vent dans sa dimension cosmique est encore et toujours présent chez Joan Bodon comme chez Max Rouquette, vent qui peut emporter les hommes dans l'errance (volontaire ou pas), comme le héros de *La grava sul camin,* Ulysse moderne et terrestre qui s'adresse directement à lui (les majuscules font partie du texte d'origine) :

« Travèrsi lo camin coma se dançavi, de tant que lo vent me brandís.

ME PÒDES ESPOSCAR, VENT VIÈLH DE LA MIA TÈRRA, TRIGÒSSA-ME, FOITA-
ME LA SANG, TU QUE TIRAS LA VILANIÁ. A TU ME SOI FISAT UÈI, ONT ES QUE ME PRENDRÀS ? » (l, 12) (Joan Bodon, XXe)

« Je traverse le chemin comme si je dansais, tellement le vent me secoue.
TU PEUX M'ÉCLABOUSSER, VIEUX VENT DE MA TERRE, SECOUE-MOI, FOUETTE-MOI LE SANG, TOI QUI TIRE LA VILÉNIE ! JE ME SUIS FIÉ À TOI AUJOURD'HUI, OÙ ME PRENDRAS-TU DEMAIN ? »

Une grande partie du roman n'est qu'une lutte avec le vent d'autan, dont un chapitre s'intitule d'ailleurs ***Se lèva lo vent d'autan*** :

« Me reviri, lo vent me pren, me buta contra lo bartàs. (…) Pòdi cridar, lo vent es contra ieu, que me còpa l'alen (…) Lo vent es contra ieu. (…) Lo vent lo còpi, lo vent me pren, puèi de longa l'ai contra ieu.(…) aquela còsta, e lo vent, tot lo vent darrièr ieu per m'ajudar (…) Lo vent me dubrís la vèsta, en plen.(…) Lo vent, lo vent que m'a segut.

(…) Lo vent dintra, me plega, me replega. »

« Je me retourne, le vent me prend, me pousse contre le buisson (…) Je peux crier, le vent est contre moi, qui me coupe le souffle (…) Le vent est contre moi (…) Le vent je le coupe, le vent me prend, puis sans cesse je l'ai contre moi (…) cette côte, et le vent, tout le vent derrière moi pour m'aider (…) le vent m'ouvre la veste, en plein (…) Le vent, le vent qui m'a suivi (…) le vent entre, me ploie, me replie. »

Dans un long poème consacré à ce vent (rien moins que 99 vers !), Auguste Fourès le dépeint par contre sous un jour plus flatteur, malgré sa violence de taureau hurleur, malgré la sueur au corps des hommes et les toitures ébranlées, car il apporte aussi le parfum des dattes et des orangers d'Afrique :

« O grand courrent atmousferic	« Ô grand courant atmosphérique
De l'equatour, ô buf de braso,	De l'équateur, ô souffle de braise,
Vai, secoutis, acato, arraso,	Va, ébranle, enfouis, ensevelis,
Pouderous e toutjoun afric ;	Puissant et toujours ardent ;
Mountos des ouceans de sable,	Tu montes des océans de sable,
O fièr vent de la nauto mar,	O vent fier de la haute mer,
Alé del Mièchjoun, indoumdable,	Souffle du Midi, indomptable,
Auta blanc de l'espàci clar,	Autan blanc de l'espace clair,
Fas calha le Cèrs que nous torro,	Tu fais s'arrêter le Cers qui nous glace
Mai que nous cal, l'èime e la car,	Plus qu'il ne faut, l'âme et la chair,
E que mascaro l' cèl d'uno rauso tant orro.	Et qui couvre le ciel d'une horrible nuée.
Brave espassaire de nibouls	Brave disperseur de nuages
E brandisseire de teulados,	Et ébranleur de toitures
(…)	(…)
Tu que sens relais desemplenos	Toi qui sans trêve déverse
Tas ouiros tempestousoment,	Tes outres en tempête,
(…)	(…)
Portos l'embriaigant perfum,	Tu portes l'ennivrant parfum,
La sentou del païs estrange	La senteur du pays étrange
Ount i a la dato e mai l'irange	Où il y a la datte et l'orange
E l'ouasis al linge albrum ; »	Et l'oasis aux sveltes arbres ; »

(l, 11) (Auguste Fourès, fin 19e)

Ce vent, comme les autres, mobilise les conversations :

« **Vaquí levada sus los òmes de la Còsta l'autan d'estiu.**
Es l'ora picada onte las gents se dison pas « adieu » o « cossí vas » ; soncament parlan del vent, d'aquel vent de la mar dins son identitat e sa dimension de femna. Adonc se parlan de l'autan. (…) Quand lo primièr buf de l'autan s'anóncia, ela [Maria] l'enten, ela lo vei, ela l'aima.» (l) (Claudi Assemat, fin 20e)

« Voici levé sur les hommes de la Côte l'autan d'été. C'est précisément l'heure où les gents ne se disent pas « bonjour » ou « comment vas-tu » ; ils parlent seulement du vent, de ce vent de la mer dans son identité et sa dimension de femme. Donc ils se parlent de l'autan. (…) Quand le premier souffle de l'autan s'annonce, elle [Marie] l'entend, elle le voit, elle l'aime. »

On notera que l'auteur féminise l'autan.

Pour Prosper Estieu, l'autan n'avait que des mérites et il le proclamait auxiliaire de la renaissance occitane :

« **Autan, Autan, grand vent bufaire,**	« Autan, Autan, grand vent qui souffle
En Lauraguez descabestrat,	Déchainé sur le Lauraguais,
Cal que dins l'occitan terraire	Il faut que dans le terroir occitan
Pels gais felibres siás cantat !	Tu sois chanté par les joyeux félibres !
(…)	
Autan, Autan, ès l'escobaire	Autant, Autan, tu es le balayeur
Apetugat de las nibols !	Empressé des nuages !
En sobeiran pasas, clamaire,	En souverain, tu passes, hurleur,
Subre 'ls garrics e suls pibols.	Sur les chênes et sur les peupliers.
(…)	
Autan, Autan, ambe furia,	Autan, Autan, avec furie,
Coma ton fraire lo Mistral,	Comme ton frère le Mistral,
Vòs arrancar l'Occitania	Tu veux arracher l'Occitanie
De son suzari sepulcral ! »	À son linçeul sépulcral ! »

(l, graphie d'origine) (Prosper Estieu, 19/20e)

C'est en effet une constante chez presque tous les auteurs : si éventuellement ils instruisent un procès à charge contre ces vents violents, vient ensuite la recherche de quelques qualités pour atténuer la critique, notamment l'insigne avantage, au propre, de balayer les miasmes (on ne parlait pas alors de pollutions) et métaphoriquement, de réveiller la terre occitane et de faire les hommes forts :

« **Sot ta revessa que siula,**	« Sous tes sifflantes attaques,
Cochant tot ço que pudis,	Chassant toutes les puanteurs,

Sus la terra que s'enniula,	Sur la terre couverte de nuées,
S'ennita e s'ennegresis,	Souillée de fange et noircie,
Bacela, tabassa, ô vent larg !	Frappe, frappe, ô vent du large !
Ventaras, bofa de la mar !	Grand vent, souffle de la mer !
(…)	
Per fins que siá majorala	Pour qu'elle soit supérieure
La raça que mena brut	La race qui fait du bruit
E que sián de mascles druts	Et qu'il y ait des mâles forts
Sus li costas provençalas,	Sur les côtes provençales,
Bacela, tabassa, ô vent larg !	Frappe, frappe, ô vent du large !
Bofa, senhor di vents de mar !	Souffle, seigneur des vents de mer !»

(p, graphie d'origine) (Paul Eyssavel, début 20e)

E còntra lo vent feg un remèdi : l'amor !/Et contre le vent froid un remède : l'amour !

Qu'y-a-t'il de plus fort et plus enivrant que le vent ? L'amour, bien sûr, et un des vers les plus célèbres est sans doute celui du troubadour Bernard de Ventadour (le bien nommé pour le sujet présent) :

« **Anar posc ses vestidura,**	« Je puis aller sans vêtement,
Nutz en ma chamiza,	Nu sous ma chemise,
Car fin' amor m'asegura	Car fin amour me protège
De la freya biza. »	De la froide bise. »

Cette image est reprise par un autre troubadour Arnaud Daniel :

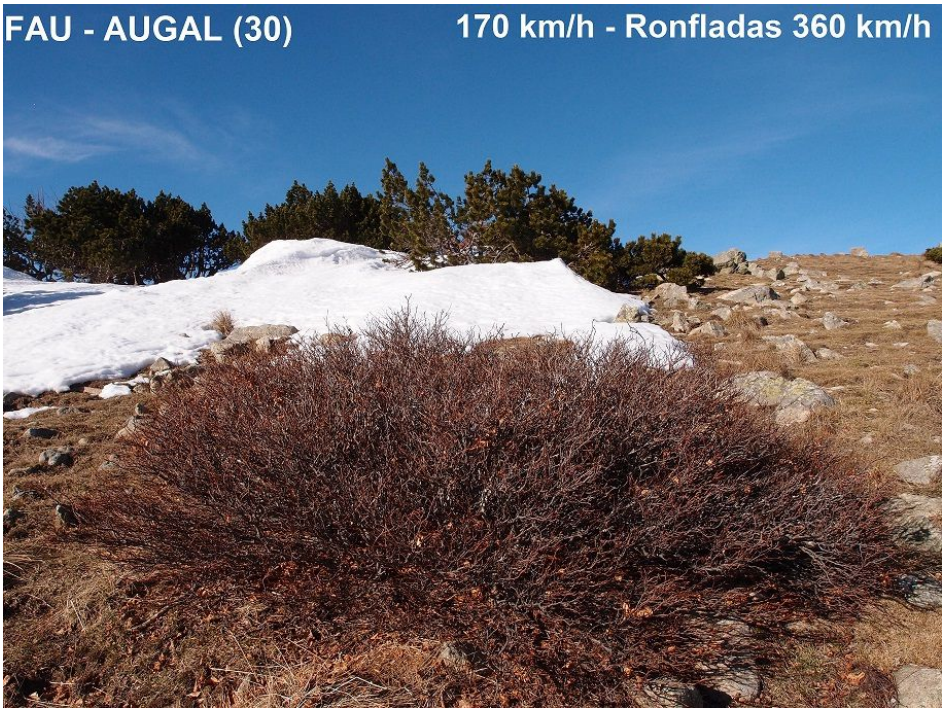
« **E si tot venta.ill freid'aura,**	« Et si le vent froid souffle,
L'amors qu'inz el cor mi plou	L'amour qui inonde mon cœur
Mi ten chaut on plus iverna. »	Me tient chaud au plus froid de l'hiver.
(…)	(…)
Ieu sui Arnautz qu'amas l'aura… »	Je suis Arnaud qui amasse le vent. »

Le sujet « vent » est donc inépuisable en culture occitane et nous le développons plus amplement dans notre encyclopédie d'ethnobotanique, que nous avons restituée pour partie ici. Sous la coupe d'Éole et de ses serviteurs, il n'est donc pas étonnant de trouver tant de moulins à vent dans nos terres occitanes, et tant d'éoliennes plus récemment. Ni de constater une déformation caractéristique de la végétation (anémomorphisme) qui s'aplatit à ras de terre, se tord, pour offrir le moins d'emprise possible aux vents, jusqu'à se nanifier (au sommet des montagnes comme aux bords

de mer). Et ce sont encore les vents, grands ensemenceurs de la planète, qui transportent les graines (anémochorie) mais hélas aussi celles des pestes végétales…

Molin de vent cilindric/Moulin cylindrique provençal

Molin de vent tronconic/Moulin tronconique languedocien



Anémomorphisme : Hêtre à l'Aigoual

Anémomorphisme : Pin d'Alep sur la côte marseillaise